



L'art chrétien dans le monde

Inculturation réussie ou kitsch?

Table des matières



4 Depuis la Lettre apostolique «Maximum illud» du pape Benoît XV, il y a eu une approche positive des peuples et de leurs expressions culturelles.



20 Quel saint est aussi représenté que François d'Assise? Il est aussi souvent dépeint avec beaucoup d'humour et de fantaisie.



34 A l'instar de Sliman Mansour, les artistes palestiniens-chrétiens sont influencés par leur religion et leurs racines.

- 4 Le mot universel ne parle que le dialecte**
Intégration dans les cultures étrangères
- 8 La foi chrétienne bouleverse le commun des mortels**
L'artiste japonais Sadao Watanabe
- 12 Angelo Da Fonseca**
Père de l'art chrétien en Inde
- 14 L'évangile inculturée à Bali**
Entre accommodation et inculturation
- 18 Le chemin du Vendredi saint à Pâques**
La vie comme «revers» de la mort
- 20 François dans d'innombrables représentations**
Le Saint François d'Assise «en 1000 images»
- 22 Reliques et fétiches à clous**
Ils promettent la guérison et la richesse
- 26 Peintures africaines**
Archives de la Procure des Missions d'Oltén
- 28 Sculptures africaines**
Archives de la Procure des Missions d'Oltén
- 30 Artistes au service du peuple**
Œuvres d'Amérique latine
- 32 La tenture de Carême – Richesse spirituelle et culturelle**
Depuis 1976, elle fait partie de la campagne de l'Action de Carême
- 34 L'art nous révèle le cœur du peuple palestinien**
Sliman Mansour et Kamal Boullata
- 36 Œuvre de mémoire ou néocolonialisme?**
Premier musée d'art contemporain africain

Kaléidoscope

- 38 Frère Jean-Marc Gaspoz** Nécrologie
- 40 Nicolas Bouriot** Un artiste inspiré par les Fioretti
- 42 Capucins mes amours** Souvenirs de l'Abbé Perritaz
- 45 Impressum | Présentation**
- 46 Lieux franciscains: Colette de Corbie**

Photo de couverture:
Dieter Härtl; Paul Hart | Le célèbre
artiste Chidi Kwubiri est né en 1966
à Umuahia/Nigeria. Il vit à Pulheim
près de Cologne. L'illustration le montre
en train de réaliser le MISEREOR,
tenture de carême 2017.

Editorial

Chère lectrice, cher lecteur

Nous nous sommes ouverts au monde et à ses cultures. Notre horizon s'est élargi et nous nous enrichissons de la créativité artistique, aussi sur le plan de l'art chrétien. Dans les années 70, alors étudiant en missiologie à Rome, je me rendais le plus souvent possible dans la section des musées du Vatican réservée aux religions du monde et à l'art chrétien en ses tentatives d'inculturation pour les approcher par les yeux et le cœur.

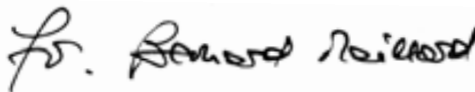
Le pape François a dit dans une récente interview que *«les jeunes Eglises nous apportent la conscience de l'inculturation. Une foi qui ne devient pas culture n'est pas une vraie foi. Et une culture qui n'est pas capable d'exprimer dans sa propre culture la foi n'est pas une culture ouverte. Le voilà le rapport entre foi et culture. L'inculturation de la foi et l'évangélisation de la culture, c'est essentiel»*.

Certains d'entre nous sont peut-être plus enclins à prêter plus attention au figuratif qu'au symbolique. Mais, ce qui importe, c'est le message transmis par toute création artistique, quelle qu'elle soit. La réflexion y est première. Face à une icône, par exemple, ce qui compte c'est son contenu théologique.

Dans la statuaire africaine, on ne peut faire abstraction des mythes dont on ne connaît souvent pas l'ampleur et qui pourtant nous transmet un message. Une œuvre d'art qui nous vient d'ailleurs, c'est comme une main qui nous est tendue voulant partager un vécu, un ressenti, un message. Disons-le-nous à chaque fois! C'est comme une main tendue pour entrer en communion, ou mieux, un clin d'œil qui nous ouvre à l'autre, à l'altérité.

Il en va de même pour les œuvres que nous vous présentons dans ce numéro. Ce qui compte, c'est le message qu'elles transmettent à tout un chacun. Puissent donc ces quelques pages et photos vous émerveiller de la capacité de certains artistes à exprimer l'indicible.

Bonne lecture et bienheureuse contemplation!

A handwritten signature in black ink, reading "Fr. Bernard Maillard". The script is cursive and fluid, with the first letters of the first and last names being capitalized and prominent.

Frère Bernard Maillard, rédacteur

Le mot «universel» ne parle que le dialecte

Dès le début, le christianisme a intégré les symboles des cultures voisines tout en influençant leur compréhension. Au cours des siècles, ces interactions interculturelles ont généré des synthèses intéressantes. Un regard sur le sous-continent indien illustre une variété de ces développements, passés et présents. Toni Kurmann, SJ

Un exemple remarquable d'une telle association vient du temps où le christianisme nestorien a rencontré le bouddhisme en Chine: sur la stèle de Xi'an (érigée le 7 janvier 781 et qui décrit les 150 premières années de l'histoire du christianisme en Chine), la croix et le lotus y sont gravés comme formant un ensemble.

En nous référant au sous-continent indien, on peut déjà observer, vers 40 av. J.-C., le christianisme se réclame de l'apôtre Thomas – qui interagit de façon naturelle avec la culture locale. Au 16^e siècle, Akbar le Grand, d'une envergure exceptionnelle, gouverna l'Empire moghol de 1556 jusqu'en 1605. Généralement considéré comme le plus grand – akbar en arabe – Moghol, il était d'une grande ouverture intellectuelle et religieuse. Sa dynastie fondée en Asie centrale, il était conscient qu'il ne pouvait affirmer sa suprématie en Inde qu'en intégrant la culture locale et la religion des populations assujetties. C'est ainsi qu'il invita régulièrement des représentants des grandes religions à débattre de questions religieuses. Après que les Européens eurent établi leurs premiers comptoirs en Inde, Akbar a également cherché à échanger avec les commerçants portugais et à prendre en compte



Allégorie de la mère et l'enfant, en totale harmonie avec la faune et la flore. Du peintre balinaise Imse Kar d'Ubud.

le christianisme se propageant grâce aux missionnaires qui les accompagnaient.

Quels éléments de la religion d'origine prennent le relais?

A ce stade, à mesure que les communautés chrétiennes se forment des tensions importantes apparais-

sent. Les convertis rompaient généralement radicalement avec leurs pratiques religieuses antérieures. Quels éléments de leur croyance et de leur culture originelle, – désormais considérées comme dépassées, voire païennes – pouvaient-ils intégrer dans leur nouvelle identité chrétienne? Parmi les mission-

naires européens, il existait aussi des points de vue différents. La question de savoir si une tradition locale doit être intégrée ou non religieusement ou culturellement a conduit à «la querelle des rites».

En 1742, Rome interdit aux missionnaires en Chine d'intégrer dans leurs enseignements des expressions culturelles locales, telles que le culte des ancêtres. A partir de 1744, il en fut de même pour les missionnaires en Inde. Ce n'est seulement que depuis la Lettre apostolique «Maximum illud» du pape Benoît XV, publiée en 1919 – il y a pratiquement 100 ans – qu'il y a eu une approche positive des peuples et de leurs expressions culturelles. Si l'Eglise veut vraiment être catholique, elle ne peut être «étrangère à aucun peuple».

L'accent est mis sur le contexte local

Vatican II a également initié un changement de paradigme dans ce domaine. Auparavant, la notion de base, c'est l'acculturation (voir aussi article p. 14) qui favorise le contact entre deux cultures. L'Eglise concevait le christianisme comme une entité plus ou moins rigide et désormais elle met l'accent sur la rencontre de l'Evangile avec la culture.

A partir de Vatican II, c'est donc la notion d'inculturation qui s'impose. Alors que les missionnaires occidentaux étaient les acteurs de l'acculturation – l'inculturation, œuvre de l'Esprit, se fait par la communauté locale, et surtout les laïcs considérés comme les princi-

paux acteurs de l'évangélisation. L'accent fut vraiment mis sur la communauté locale. Pedro Casaldàliga, évêque émérite de São Félix, au Brésil, l'a formulé ainsi: «Le mot *«universel» ne parle que le dialecte.»*

L'inculturation suit consciemment le concept théologique de

l'incarnation: le message évangélique renaît dans chaque nouveau contexte et dans chaque culture. L'Eglise va connaître les «douleurs de l'enfantement», processus qui cherche à exprimer culturellement les vérités de la foi.

Prenons à nouveau l'Inde comme exemple: quelques œuvres créées



Jeune Africain travaillant l'argile à l'école d'artisans d'Ikara, la capitale du district de Kilombero en Tanzanie.

Photo: Procure des Missions Olten



Statue du Christ dans la cathédrale d'Agra où Mgr Anastasius Hartmann a été consacré évêque (Inde).

Photo: Adrian Müller

Un artiste indien en train de peindre un détail d'une œuvre de la Nativité de la Cathédrale d'Agra. (voir le tableau en son entier, page 7)



par des artistes indiens se trouvent essentiellement dans les chapelles de communautés religieuses. Elles ont été jugées critiques par les autorités ecclésiastiques qui n'y retrouveraient pas la représentation la plus complète du dogme chrétien.

Pour comprendre l'importance de l'art chrétien en Inde, nous devons considérer à la fois l'histoire de la mission et la situation sociopolitique actuelle. Les chrétiens syro-malabars du sud de l'Inde, dont l'origine remonte à l'apôtre Thomas, ont une approche plus connaturelle de la culture traditionnelle. Mais contrairement aux chrétiens se réclamant de l'Eglise romaine, ils recherchent leurs racines dans des manières de faire et de penser d'avant Vatican II. Leur identité chrétienne repose sur une rupture radicale avec la culture de leurs ancêtres considérée comme profondément païenne, entraînant une dévaluation de leur culture.

L'imagerie occidentale traditionnelle donne une identité

Après Vatican II, des tensions apparaissent. Ainsi, beaucoup de nouveaux chrétiens de ces dernières décennies proviennent de groupes marginalisés de la population indigène, les Adivasi (aborigènes) et des Dalits (intouchables). Les deux groupes de chrétiens sont toujours réduits – en raison de la pureté rituelle prônée dans le système des castes – à une existence marginale. Le christianisme est donc attrayant pour ces groupes de population, parce que Jésus, à plusieurs reprises, réintègre les marginalisés. Une fois convertis au christianisme, ils n'ont aucun intérêt à conserver et à reproduire les formes culturelles d'une société basée sur le système des castes.

A leurs yeux, Jésus ne peut pas ressembler à un dieu des brahmanes. Dans leur manière de vivre le christianisme, Adivasis et Dalits cherchent leur identité en tant que chrétiens indiens, dans une forme traditionnelle occidentale et avec ses représentations bien typées, comme les statues. Toutefois, ils y intègrent quelques éléments de leur propre culture, comme le tambour et la danse.

Du kitsch plutôt que de l'art chrétien

Une autre explication au développement plutôt lent de l'art religieux proprement indien réside dans le climat politique actuelle. La «safranisation», un mouvement nationaliste radical (orange safran est la couleur de l'hindouisme) reproche aux chrétiens de pratiquer une religion qui n'a pas d'ancrage dans la culture traditionnelle indienne.

Il en résulte que pendant plusieurs décennies, on n'a pas érigé des églises d'une grande capacité d'accueil permettant aux artistes de s'exprimer. Les chrétiens construisent actuellement des salles polyvalentes. En raison de leur architecture simple et de leurs usages multiples, ces lieux de culte sont conçus sans l'apport d'artistes locaux. En conséquence, on n'y retrouve que trop souvent des copies de modèles occidentaux, que ce soit en architecture, en statues ou des reproductions d'images pieuses sans grand niveau artistique. Cet état de fait est regrettable aux yeux des artistes indiens, car leurs œuvres ne sont que rarement exposées dans l'espace public.



Photos: Adrian Müller

Sadao Watanabe a développé un style distinctif. Les illustrations suivantes montrent Saint François et les animaux (1), les trois Rois mages (2), Le lavement des pieds de Jésus (3), La proclamation de la naissance du Christ le berger (4), La deuxième trompette (5), La parabole du riche et de Lazare (6), La dernière Cène (7), Marie et Joseph en fuite en Egypte (8), Saint Benoît (9), Les mauvais esprits dans le troupeau de cochons (10) et Jésus calme la tempête sur la mer de Galilée (11).

La foi chrétienne bouleverse le commun des mortels

Rien ne prédestinait le Japonais Sadao Watanabe (1913–1996) à devenir un maître oriental de l'art chrétien. Watanabe est né dans une famille bouddhiste à Ushigome, quartier de Shinjuku, à Tokyo où il a été élevé et a vécu toute sa vie. Son atelier était chez lui et c'est là qu'il achevait toutes ses œuvres. Theo Sundermeier

En 1923, son père décéda à l'âge de 43 ans. Sadao n'avait que dix ans. Sa famille vivait alors dans le quartier plus central d'Yotsuya. Un voisin l'invita à l'église Ichigaya Daimachi. Ses premières réactions vis-à-vis du christianisme furent assez mitigées: «Au début, j'ai eu une réaction négative au christianisme: l'atmosphère était emplie de 'l'odeur du beurre', si étrangère à un Japonais et bien éloignée des rites traditionnels.»

Cependant, il assista au service religieux tous les dimanches et, grâce aux efforts du pasteur, il apprit rapidement les enseignements de la Bible. Bientôt, sa mère l'accompagna aussi à l'église. Il se fit baptiser le 7 septembre 1930, à l'âge de 17 ans.

Après la mort de son père, Sadao a dû quitter l'école et a commencé à travailler pour subvenir à ses besoins. Il était alors apprenti chez un teinturier et, progressivement, il apprit la technique de l'impression au pochoir dénommé Katasome en japonais.

Le hasard le plaça sur la route de Keizuke Serizawa, le grand maître de



1

Photos: Gabriele von Schoeler



2



3



4



5

l'art populaire. Serizawa avait découvert la technique de l'impression au pochoir dans les îles d'Okinawa. Traditionnellement, le pochoir était posé sur un tissu, mais c'était Serizawa qui avait commencé à l'utiliser avec du papier. Tout en apprenant la technique du pochoir de Serizawa, Sadao développait progressivement son travail centré sur le message biblique.

En 1943, il exposait sa première estampe biblique, «L'histoire d'Abraham» lors d'une exposition à Tokyo.

Teinture de textile à travers des motifs de papier découpés

Watanabe utilisait la technique de Katzome (une méthode unique de teintures de textiles à travers des motifs de papier découpés) pour créer des impressions au pochoir inhabituelles, sur du papier japonais (après avoir appliqué des colorants naturels sur du papier de riz, qui sont fixés avec un ingrédient du kaki astringent, il lave le papier. Ensuite, après avoir mis la pâte de riz sur le pochoir, il applique la couleur naturelle et lave à nouveau le papier).

En 1947, la première exposition nationale d'art populaire s'est déroulée au Musée d'art populaire à Komaba, au Japon. Il y a participé avec «L'histoire de Ruth». C'était une épreuve en noir et blanc sur laquelle l'histoire de Ruth et Naomi y était soigneusement décrite. Watanabe avait ainsi commencé sa perception des textes bibliques. Son travail fut hautement apprécié par son mentor Keizuke Serizawa. Watanabe est ainsi devenu le premier récipiendaire du prix *Japan Folk Art Museum Award*.

Dans les années 1970, il fut invité dans le monde entier pour présenter son œuvre et enseigner sa technique. En 1971 son exposition «Saint François prêche la Bible», rencontra un franc succès à l'Exposition d'art moderne japonais à Bruxelles. Il reçut également de nombreux prix et distinctions tout au long de sa carrière. En 1985, il avait totalisé 380 tirages, 80 traitant de l'Ancien et 280 du Nouveau Testament. Les autres œuvres sont des histoires liées de près ou de loin à la Bible.



6



7

Photos: Gabriele von Schoeler



8



9



10



11

Da Fonseca «Père de l'art chrétien en Inde»

L'Inde est riche en artistes qui ont intégré des thèmes chrétiens dans leurs œuvres. Angelo Da Fonseca (1902–1967) est l'un des artistes les plus influents et les plus importants du sous-continent indien. Le jésuite Enrique Heras (1888–1956) l'a même surnommé «le père de l'art chrétien en Inde». Gudrun Löwner/Anand Amaladass

Angelo da Fonseca est né à St-Estevam, dans les environs de la ville historique de Goa, en 1902. Il est issu d'une vieille famille catholique aisée possédant des terres. Il est le cadet d'une fratrie de 17 enfants. Cinq enfants sont morts très jeunes et certains ont présenté un talent artistique. Fonseca s'est distingué très tôt, dès son adolescence, en démontrant ses aptitudes, dans les écoles d'art de Belgaum, Mumbai et Pune. Néanmoins, il n'a pas opté pour un diplôme d'art mais pour des études en médecine, alors considérée comme une profession respectée. Après deux ans, il dut cependant mettre un terme à ses études, à cause de la maladie.

Da Fonseca a ensuite étudié l'agriculture à Pune, pendant un an. Mais il s'interrompt brusquement, quand un jour, au cours de la prière, il s'est rendu compte qu'il devait reprendre des études d'art. Il s'inscrit alors à la J.J. School Art de Mumbai, mais l'éducation qu'il jugeait trop occidentale ne lui convenait pas. Il laissa Mumbai derrière lui et s'installa au nord-ouest de Calcutta, à Santiniketan, «la demeure de la paix» sous la tutelle de

Abanindranath Tagore, neveu du poète, philosophe et prix Nobel de littérature en 1913, Rabindranath Tagore.

«Va et peins des églises»

Abanindranath Tagore fut flatté qu'un étudiant de la lointaine Goa avait émis le souhait d'étudier avec lui. Avec son mentor, Da Fonseca s'initia à la technique de la fresque et il en apprit plus sur son héritage indien, en particulier avec les peintures murales d'Ajanta (les grottes d'Ajanta dans l'État du Maharashtra sont inscrites au patrimoine mondial), ce qui a eu une grande influence sur lui. Un de ses professeurs était Nandalal Bose un des pionniers de l'art indien moderne et figure clé du modernisme contextuel.

Ses premières œuvres ont été montrées en 1934 à l'exposition «Art Oriental» à Calcutta et toutes ont été vendues ... Quand Fonseca quitta Santiniketan, Abanindranath Tagore lui dit: «Va, jeune homme, et peins des églises.»

Étudiant obéissant, il retourna à Goa avec la ferme intention de créer un art indo-chrétien. Mais il fut bientôt vivement pris à partie.

Le rejet de la part du clergé tournait à l'hystérie totale. Angelo fut aussi condamné et expulsé de Goa par le gouvernement colonial portugais; il avait osé peindre la Vierge Marie dans le sari traditionnel de Goa. Il était allé si loin que le journal catholique «The Examiner» l'avait qualifié de païen. Au cours d'une cérémonie religieuse sur l'Esplanade Maidan à Mumbai, ses œuvres furent lapidées par des chrétiens en colère. Ils préféraient vénérer une blonde européenne au lieu d'une Madone brune sémitique.

Rompre avec les modèles occidentaux

Mais l'artiste était déterminé à rompre avec les modèles occidentaux. Il voulait créer un art qui voulait exprimer le message chrétien dans une culture indienne croissante.

Il quitta Goa et se réfugia dans l'ashram «Christa Prema Seva» à Pune, un lieu de rencontre de personnes cultivées, désireuses d'exprimer leur foi chrétienne, franciscaine et indienne ... Da Fonseca ne trouva aucun endroit plus inspirant pour créer son art indo-chrétien,



Une des représentations les plus célèbres d'Angelo da Fonseca: «la Madone à l'enfant» vêtue d'un sari en divinité hindoue.

il y demeura jusqu'en 1951, date à laquelle il épousa Ivy Muriel Menezes. Depuis lors, Fonseca a peint de nombreux motifs bibliques et religieux, mais il s'est surtout illustré, avec ses images de la Madonna, dans les années 50. La Mère et l'Enfant en sont le sujet de prédilection. Dans ces représentations, c'est essentiellement la tendresse maternelle qui transparaît.

Après son mariage, il quitta l'ashram et le couple s'installa à Pune. Leur fille unique Yessonda Dalton naquit en 1957. Dix ans plus tard, Fonseca mourut de méningite à Pune.

Il a laissé environ 1000 aquarelles et 50 peintures à l'huile, la

plupart consacrée à des thèmes chrétiens ... La vie et l'œuvre de Fonseca montrent qu'il est resté fidèle à ses idéaux depuis sa jeunesse. En 1957, dans un manifeste, il écrivait sur son art: «Nous qui avons adopté le christianisme pendant des siècles, nous avons abandonné notre peinture, notre musique et notre art, les qualifiant de «païens» et nous nous tournons vers les œuvres européennes. J'espère que dans l'avenir nous chérirons ce qui est notre droit de sang et l'incorporerons dans nos églises et nos maisons.» Rien n'est plus naturel pour un artiste indien que de peindre dans le style de sa culture d'origine.

Photos: Beat Baumgartner



«La mère et l'enfant» de 1947, représentée dans le style d'une divinité indienne assise en position de lotus.

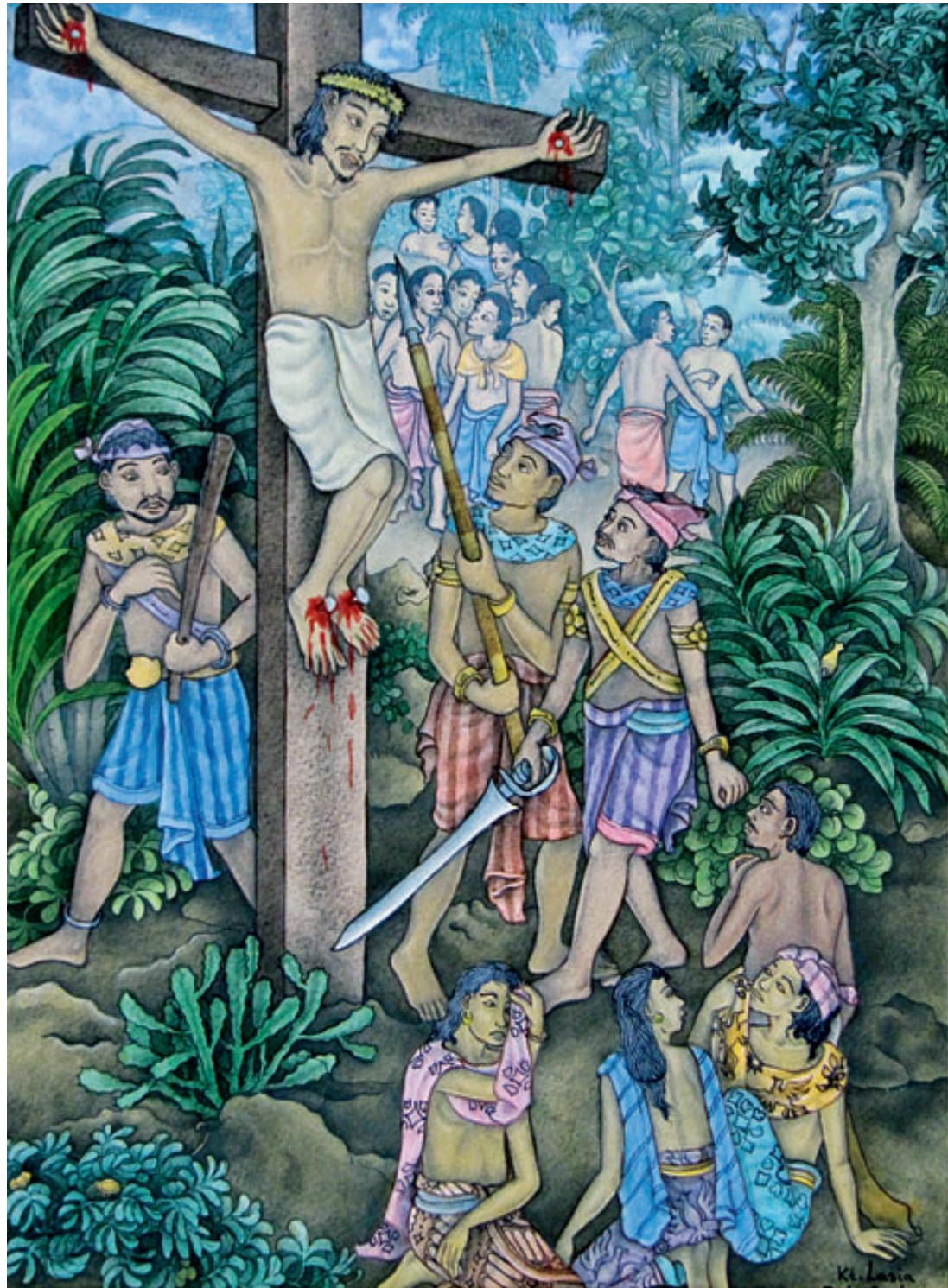


Egalement de 1947, la Sainte Famille en quête d'un hébergement.

L'évangile inculturée à Bali

Dans le plus grand pays musulman du monde, l'Indonésie, le christianisme n'a pu s'implanter que dans les deux derniers siècles. Et l'art chrétien ne s'y est développé qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Volker Küster



*Ketut Lasia: «Crucifixion»
Un des deux soldats sous la croix
a déjà levé sa lance pour la
planter dans le flanc de Jésus.*



Nyoman Darsane: «La pluie de sang»

La surface picturale est dominée par la présence du Crucifié.

Photos: Volker Küster

L'Indonésie est aujourd'hui le plus grand pays musulman de la planète. Mais cet archipel est une société multiethnique, multilingue, multiculturelle et religieuse dont la constitution démocratique Pan-

casila (la philosophie de l'Etat indonésien) a déclaré la croyance en un seul Dieu comme l'un de ses cinq piliers. Déjà depuis le 7^e siècle, l'Islam a pu y trouver sa place grâce aux anciennes routes commer-

ciales. Il en a été de même pour l'hindouisme et le bouddhisme (à partir du 5^e siècle).

Depuis le milieu du XVI^e siècle, les puissances coloniales occidentales ont tenté de siphonner leur

part des richesses du royaume insulaire. Au cours des 200 dernières années, le christianisme s'est implanté dans diverses régions de l'Indonésie et à l'est, aux Moluques, Flores et Timor.

L'art chrétien a prospéré au cours du «tournant contextuel»

L'art chrétien ne se dessine que dans cette phase de la propagation missionnaire du christianisme lors de son renouveau au 19^e siècle, et, finalement, seulement depuis les années 1930 à Java et à Bali. L'art chrétien s'est vraiment développé après la fin de la Seconde Guerre mondiale et la décolonisation de l'Asie et de l'Afrique. Les trois centres de production d'art chrétien moderne dans l'archipel sont Bali, Java, en particulier Yogyakarta et la Papouasie. Nous traitons ici principalement de l'art chrétien à Bali.

Deux artistes balinais exceptionnels

L'art chrétien balinais trouva son apogée avec Ketut Lasia et Nyoman Darsane, tous deux indigènes, de religion hindoue au départ. Non seulement leur origine religieuse est commune, mais ils sont issus de familles paysannes. Les deux ont trouvé leur vocation artistique tout jeunes. La conversion au christianisme signifiait pour eux l'exclusion de leurs familles et l'ostracisme de leur communauté villageoise.

Volker Küster est professeur en science des religions et de missiologie à l'Université Johannes Gutenberg de Mayence. Le texte est une version condensée d'un article qui a servi à une émission radiophonique.

Ketut Lasia est né en 1945 dans le village de Peliatan, proche d'Ubud, sur les Hauts plateaux de Bali, réputé pour ses danses et son artisanat traditionnels. Cadet d'une famille hindoue, ce garçon est fasciné par le travail artistique de son environnement. Il passe son adolescence à aider ses parents cultivateurs de riz et à s'inspirer des artistes de la région. A 18 ans, il s'installa dans la maison du peintre Wayan Turun (1935–1986) et devint son élève. Le jeune Lasia a commencé à peindre des thèmes bibliques et il est finalement venu à la foi chrétienne grâce à un pasteur hollandais.

Nyoman Darsane est né à Payangan, Gianyar, en 1939. Darsane a de multiples cordes à son arc. Il réalise non seulement des peintures à l'huile et des batiks, mais il est aussi musicien, danseur, marionnettiste et conteur. A l'âge de 17 ans, il s'est converti au christianisme de sa propre initiative. Darsane appartient au groupe hétérogène des académiciens, ces artistes qui ont étudié dans l'une des écoles d'art du pays. Bien qu'ils s'inspirent de styles occidentaux, ces artistes sont constamment à la recherche de leur propre identité balinaise. Dans le cas de Darsane, depuis sa conversion au christianisme, il tente de donner à sa religion une contextualisation balinaise.

Le modèle d'accommodation

Ketut Lasia est un représentant typique du modèle d'accommodation. Les histoires bibliques sont transposées dans son contexte et leurs protagonistes sont représentés dans des tenues balinaises. La forme balinaise et le contenu chrétien restent clairement dissociés. Quiconque est familier avec les his-

toires bibliques et l'iconographie chrétienne reconnaît facilement le sujet respectif dans les constellations des personnages possibles. D'un autre côté, les observateurs balinais sont familiers de l'ambiance, mais les histoires décrites ont besoin d'une explication, comme le montre l'exemple de la «Crucifixion».

Même si le sang des blessures s'égoutte comme sur les représentations du début du Moyen Âge – la souffrance du Christ est ici présentée de manière peu convaincante (p. 14). Un des deux soldats sous la croix a déjà levé sa lance pour la planter dans le flanc de Jésus. Cependant, l'humeur n'est pas très agressive, plutôt attentive. A l'image des trois femmes accroupies au bas de l'image.

Le type d'inculturation

Les images de **Nyoman Darsane** sont attribuables au modèle de contextualisation, plus précisément au type d'inculturation. L'Évangile acquiert ici une forme authentiquement balinaise, une séparation de forme et de contenu n'est plus possible, comme dans l'exemple de «la pluie de sang».

La surface picturale est dominée par la présence du Crucifié (p. 15). La croix ne ressemble pas à un instrument de torture, mais reste une silhouette vague en arrière-plan. Le sang coule des bras de la croix dans des ruisseaux étroits, la couleur rouge-sang est mise en évidence par ses diverses tonalités.

Jésus est moins fermement attaché à la croix. Ses jambes sont proportionnellement longues. Les pieds sont croisés, l'un placé devant l'autre. Son visage exprime son empathie pour la souffrance du monde. A sa droite, les contours de

deux figures wayang, les marionnettes du théâtre d'ombres traditionnel, sont bien visibles.

Darsane a développé le réalisme naïf, souvent fantastique des premières années, dans un expressionnisme balinais qui place les figures naïves-réalistes devant des

arrière-plans abstraits et colorés. Darsane rompt avec le style ornemental. Le principe de composition de ses images est le mouvement. La danse comme forme idéale de culte s'y retrouve immanquablement, adaptation et contextualisation ne s'opposant pas.

L'accommodation se comprend comme préparation à la contextualisation. Cependant, il semble douteux que l'évangile puisse réellement s'incarner à travers l'adaptation à une culture particulière.

Les œuvres reproduites sont signées Wayan Mujung

Selon le jésuite indonésien Xavier Murti, elles sont de l'artiste Mujung et ont été commandées par le jésuite Ruedi Hofmann (1938–2008) qui travailla de 1981 à 2008 en Indonésie, d'abord à Java, puis au Timor oriental. Hofmann avait invité quatre peintres balinais de Puskat Yogyakarta à produire des illustrations pour son livre «100 Bible's Story». Il a aimé l'inculturation de la Bible dans la culture indonésienne. Parmi des quatre artistes balinais, tous issus du petit village d'artistes de Tabanan à Bali, il y a Wayan Mujung.



Photos: Beat Baumgartner

Le chemin du Vendredi saint à Pâques

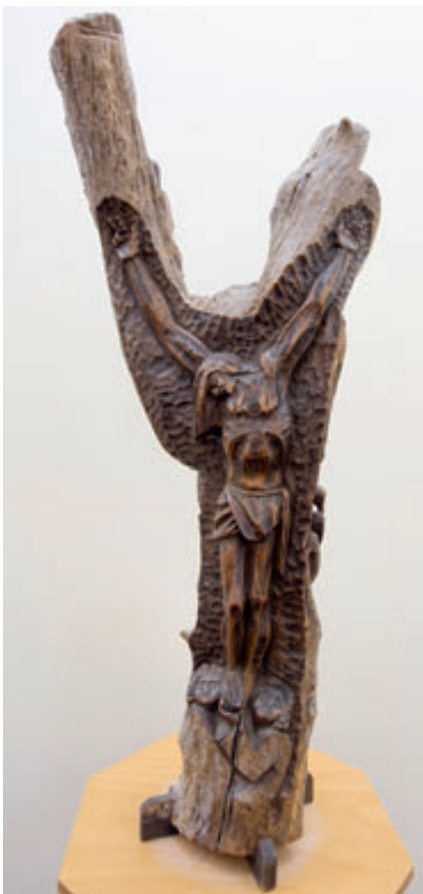
La vie comme «revers» de la mort

Augustinus Diekmann, ofm

L'artiste brésilien João Oliveira a sculpté un crucifix dans un tronc d'arbre, à Teresina-Piauí. Nous levons les yeux vers le Crucifié qui a offert sa vie pour nous et en qui nous nous retrouvons.

L'artiste commente ainsi son œuvre: «Au Brésil, surtout dans les fave-

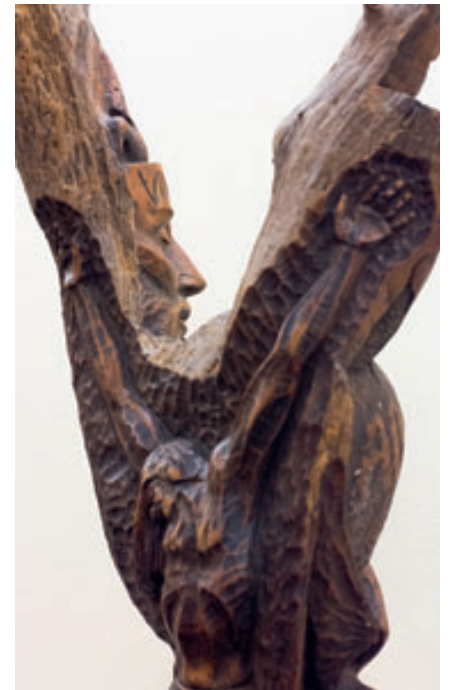
C'est pourquoi j'ai introduit du nouveau en sculptant cette croix. Ce sont des valeurs que le Christ crucifié nous a offertes par le don de sa vie. C'est la vie, comme «revers» de la mort.»



Photos: Presse-Bild-Press



las, le pauvre s'identifie au Crucifié. Les églises et les chapelles sont bondées le Vendredi saint. Mais, comment ceux qui vivent dans la misère parviennent-ils à Pâques? Comment accèdent-ils à la vraie lumière, à l'espérance et à une vie nouvelle?



Je voudrais vous inviter à regarder de plus près les éléments de ce «revers» de la mort qui m'interpellent. Il y a bien sûr le Christ comme le Crucifié. Mais je lui donne un visage nouveau avec des contours bien définis dont les détails se voient bien dans les photos ci-jointes.

Dans le visage du Seigneur, l'artiste a incorporé un ange portant le fanion de la résurrection avec cette inscription: «Viva a vida sem violência – Vive la vie sans violence!» Cette **NON-VIOLENCE** est un rejet évident de toutes les formes de misère, de guerre, de terreur et d'exclusion. Le Christ a non seule-



ment vaincu la mort une fois pour toutes mais il a ainsi rempli d'espérance tout un chacun.

Les regards se rencontrent: l'homme, dans toutes ses souffrances, se tourne plein d'espoir vers le Christ vivant. Dans le même temps, le spectateur regarde vers le bas,



vers un troisième personnage qui engage sa vie sur le message de Pâques: Christ est ressuscité d'entre les morts, Il est vivant!

Le Seigneur nous a d'abord aimés et son amour nous embrasse. Sur la tête, au centre, est écrit, en portugais, AMOR – **AMOUR**. Un chant l'exprime ainsi: «Cœur sur la tête.»

Au-dessus de la tête aimante, une main en train de bénir s'étire vers le haut, dans laquelle est blotti un personnage. J'y reconnais un cœur brûlant selon l'expérience de saint



Augustin: «Notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose en Dieu.»

La foi et l'amour deviennent authentiques lorsqu'elles se traduisent par des actes de bonté comme, par exemple, faire la paix. L'homme qui se tourne vers le



Christ y reçoit des ailes et se transforme alors en colombe qui pointe son bec vers le mot PAZ – **PAIX** symbolisé par la bouche placée en dessous de la colombe pour bien souligner que cette paix se doit d'être proclamée.

LA NON-VIOLENCE, L'AMOUR et la **PAIX** deviennent comme un nid protecteur. Sous la bouche humaine, un oiseau couve. **L'HARMONIE** est à la fois la base et le fruit d'une nouvelle vie dans le Seigneur ressuscité se traduisant dans la fraternité humaine. Cela me fait penser à la vision d'une théologie de la libération et au rêve des communautés de base brésiliennes: le



Vendredi saint est une réalité concrète dans la vie et la souffrance des pauvres. Mais Pâques nous donne d'espérer en une vie nouvelle, ici et maintenant! João Oliveira conclut: «Ce n'est pas facile, mais c'est le chemin du Vendredi saint à Pâques. J'espère que ma sculpture renforcera notre foi pascale».

François d'Assise dans d'innombrables représentations

Dans mille tableaux

«Je te vois en mille tableaux.» Novalis (1772–1801), le poète le plus célèbre du premier romantisme allemand, s'adressait ainsi à Marie, la sainte la plus souvent représentée dans l'iconographie chrétienne. Mais nous pouvons aussi, sans aucun doute, employer cette affirmation pour François. Les évocations artistiques du Saint François d'Assise se comptent en effet en dizaines de milliers, voire en centaines de milliers de par le monde entier.

*

Les fresques de la vie de François de la nef de l'église supérieure de la basilique Saint-François sont sans doute les plus connues à travers le monde. Dans n'importe quelle publication franciscaine, on retrouve au moins une de ces célèbres peintures. En outre, il existe des représentations individuelles exceptionnelles. Comme le portrait dans le monastère bénédictin de Subiaco, près de Rome. Il est considéré comme la première représentation du *Poverello*, peint sans auréole, même de son vivant. Qui se tient devant ces œuvres est comme interpellé personnellement par François.

*

L'image franciscaine de Kritsa en Crète est également digne d'intérêt. Elle se trouve dans une église byzantine au milieu d'une oliveraie et d'un bosquet de cyprès. Elle est une parfaite illustration de la façon dont le Saint François d'Assise était révé et vénéré dans l'Eglise orthodoxe.

*

Nous devons l'illustration de cette double page à Frère Augustin Diekmann, procureur de la mission des



Photos: Augustinus Diekmann

Franciscains allemands. Il a travaillé comme missionnaire au Brésil pendant des décennies. Il y a photographié de nombreux sujets franciscains. Beaucoup sont clairement d'inspiration «occidentale»; en particulier l'image du Crucifié étreint par Saint François.

*

Cela correspond certainement à l'esprit de Saint François d'Assise, qui nous permet également d'admirer des œuvres pleines d'humour. A première vue, de nombreux lecteurs et lectrices peuvent se demander: «Mais où est François? Et, qui, parmi les personnages, est simplement franciscain?» Aucun des frères n'est comme lui, certes, mais il importe de vivre de son esprit. De fameuses scènes franciscaines, comme le sermon aux oiseaux ou la rencontre avec le loup de Gubbio, inspirent cette page: ce sont des invitations pour aller à la rencontre de la création avec respect et de la reconnaître pleinement.

Walter Ludin



*Peu de saints ont été aussi représentés que François d'Assise.
Quelques œuvres originales en provenance du Brésil.*

Reliques et fétiches à clous

Walter Ludin

Les fétiches à clous ou fétiches-miroir de l'Ouest du Congo, aujourd'hui République Démocratique du Congo (ex Zaïre) sont des réceptacles de charme ou d'un esprit sous forme humaine ou non. Ils sont censés guérir, enrichir, protéger de la malchance à la guerre et servir à la divination.

Ces sculptures, du nom de Minkisi, étaient autrefois vénérées dans le royaume de Loango. Les colonisateurs européens et bien évidemment les missionnaires les considéraient comme des idoles et accusaient les gens de magie et de sorcellerie. Tous craignaient fort qui en détenait. Aujourd'hui, ils sont considérés par l'ethnologie comme des objets rituels ayant aussi un lien avec le culte des ancêtres.

*

Une des plus importantes collections de ces sculptures, en Allemagne, se trouve à Werl au musée d'ethnologie des Franciscains. Une feuille d'information y attire aussi l'attention sur ces objets dits «païens mais qui ont aussi un rapport avec la foi chrétienne». Leurs fonctions y seraient sans doute

différentes. Tout cela serait donc plausible, selon le magazine allemand «Die Welt».

Cela s'expliquerait ainsi: «Dès 1540, des missionnaires portugais débarquent au Congo avec leurs reliques. Ils croient à leur vertu miraculeuse et leurs statuts de saints en contiennent, insérées dans un

médailleur. Ils proclament bien évidemment que Jésus cloué sur la croix remet les péchés. Les indigènes font de suite le lien avec leur conception du pouvoir magique et se mettent à sculpter des «réceptacles à reliques». Et ils y auraient planté des clous pour éloigner les mauvais esprits ou alors venir en



Photos: Presse-Bild-Press

Les clous plantés dans cette statuette le sont pour éloigner les mauvais esprits ou encore comme protection contre les maladies et autres problèmes de la vie.



Sculpture makonde de l'Afrique de l'Est représentant l'arbre de vie (généalogique) où vivants et morts sont étroitement en relation vitale.



Œuvre japonaise du XVII^e sous forme de croix représentant la déesse du bonheur. Un tel objet sert de talisman contre les mauvais sorts.

aide en cas de maladies et autres problèmes.»

*

De nos jours, selon le contexte de production de ces sculptures et leur rôle on peut partager le point de vue du magazine qui conclut un reportage qui leur est consacré en estimant que «ces objets possè-

dent peut-être leur pouvoir magique, aujourd'hui encore».

Double-page (24/25): le peintre João Batista Bezerra da Cruz vit à Piauí, un des états les plus pauvres du Brésil (musée d'ethnologie des Franciscains, Werl).

Photo: Presse-Bild-Poss



QUE TODOS TENHAM VIDA

DIREITOS HUMANOS

OUVI O CLAMO
DO MEU POVO

AELUIA



JESUS CRISTO
HOJE E
SEMPRE

QUEM ACOLHE
UMA CRIANÇA
A MIM ACOLHE

ESCOLA

Peintures africaines



Karin Kraus – la «Massai Souabe»

La majorité des œuvres artistiques présentées dans ce numéro de *Frères en marche* a été créée par des artistes locaux de l'émisphère Sud. A l'exception du Japonais Sadao Watanabe, du sculpteur français Nicolas Bouriot (voir Kaléidoskope) et de la religieuse allemande Katharina, Karin Kraus, de l'Institut Séculier «Ancillae Christi Regis». Elle a collaboré avec le Père bénédictin Odilo Hüppi (1918–1998), le pionnier de la mission parmi les Massai à Handeni, en Tanzanie. Le Père Hüppi fut en effet le premier prêtre catholique à se consacrer aux nomades Massai.

Vétérinaire de formation, Karin Kraus est aussi artiste peintre. Elle est connue sous le nom de la

«Massai Souabe» et a créé sa propre imagerie de la Bible. Elle a tiré des parallèles culturels frappants entre le peuple nomade africain et le peuple d'Israël de l'Ancien Testament. Là où le langage échoue, un autre moyen doit être trouvé pour transmettre le message biblique. Ses images ont pris forme à partir de la rencontre avec les Massai, sous le soleil, dans le sable et la steppe. La vie quotidienne dans le Kral, la promenade avec le bétail au pâturage et les points d'eau, toutes ces scènes de la vie quotidienne ont été incorporées dans ses images de l'Ancien et du Nouveau Testament.



Proverbes swahili

Ce n'est pas difficile d'avoir une grossesse;
il est seulement difficile d'élever l'enfant.

Une personne qui n'a rien du tout,
Ne sait pas ce qu'est la pauvreté.

Celui qui a goûté le miel,
Commence à construire des ruches.

Mieux vaut la moitié d'un malheur qu'un tout entier.

Une défense d'éléphant ne sert pas à boucher un trou.

Courir ne garantit loin pas encore l'arrivée.

La charité devrait être une affaire du cœur
et pas de poche de pantalon.

Qui veut tout rate tout.

Quand un enfant crie après le couteau,
Donne-le lui.

Qui a mangé du miel dans l'enfance,
N'oublie jamais le goût du sucré.

Le diable qui te connaît
Ne va pas complètement te dévorer.

L'Afrique en poème, Al Imfeld



Photos: Procure des Missions Olten

Sculptures africaines

L'espoir, c'est croire
En un avenir meilleur
Et s'en réjouir
Le ciel s'ouvre
Le soleil brille
Et viennent à la lumière
La vérité ou les problèmes

L'espoir, c'est croire
En un avenir meilleur
Et s'en réjouir
L'infertilité diminue
Le bébé fait ses premiers pas
Le petit oiseau prend son envol
La porte cède
La prison s'ouvre
La haine disparaît

L'espoir, c'est croire
En un avenir meilleur
Et s'en réjouir
C'est avoir la foi
Que tout va de l'avant
Avec certitude

Jacques Buhingo (1944) Rwanda

*Les sculptures sur bois
montrent Saint François,
des pêcheurs dans
une pirogue ainsi que
la dernière Cène.*





Photos: Procure des Missions Olten

Artistes au service du peuple



Photos: Procure des Missions Olten

En touchant l'âme du peuple, les artistes latino-américains se sont employés à faire resurgir l'esprit des Indiens d'Amérique à partir de ce qui restait de leur culture.

*

Cela équivaut à une véritable libération de l'homme opprimé, d'une part pendant des siècles par la conquête et la domination étrangère, et d'autre part, aujourd'hui, par le néocolonialisme des modes et des modèles, de l'idéologie et

de la propagande, de la musique et du verbiage, des visions et des religions.

*

Ces offres ruinent tout ce qui nous appartient et nous identifie: notre race, nos valeurs, nos expressions, notre culture, notre conception du monde, nos mythes et notre identité comme peuple.

*

Ce vaste engagement de nos artistes populaires, peintres et musi-

ciens, sculpteurs et écrivains représente l'un des services œuvrant aujourd'hui à reconstruire l'être même des pauvres et des faibles.

*D'après: Alberto Parra. Ministères laïcs. Dans: Ignacio Ellacuría, Jon Sobrino (Hg). *Mysterium Liberationis. Concepts de base de la théologie de la libération. Volume 2.**



La tenture de Carême – Richesse spirituelle et culturelle

Rita Gemperle

Les tentures de Carême font partie de la Campagne œcuménique de *l'Action de Carême* et *Pain pour le prochain* depuis 1976. Traditionnellement, au Moyen Âge, les autels étaient couverts de tissu de Carême. L'organisation de secours épiscopal *Misereor*, à Aix-la-Chapelle, puis *Action de Carême*, ont ravivé cette tradition.

Tous les deux ans, des artistes du Sud créent une nouvelle tenture. Elle est imprimée sur des tissus spécifiques, reproduite et suspendue dans de nombreuses églises catholiques et réformées pendant le Carême.

Peintes par des artistes, pour la plupart chrétiens, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, les tentures de Carême permettent une rencontre avec la vie et les croyances

des chrétiens d'autres cultures. Elles véhiculent quelque chose de la richesse culturelle et spirituelle des peuples de l'hémisphère sud. En outre, ces tentures fournissent des impulsions importantes pour notre christianisme.

Témoignages de foi, les tentures de Carême sont toujours un appel à notre compréhension du monde et de notre mode de vie. Le développement de ces créations est généralement associé à *Misereor*. La responsable de cette action s'appuie sur son riche trésor d'expériences de ses nombreuses années de collaboration avec des artistes du Sud. *Misereor* invite spécifiquement les artistes à soumettre des projets sur des thèmes respectifs. A partir de là, une ébauche est sélectionnée, développée et élaborée.



MISEREOR-Tenture de l'Action de Carême «Nouveau départ et libération» de Suryo Indratno
©MVG Medienproduktion, 2000



Tenture de MISEREOR intitulée «Pain et roses» pour illustrer le «Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien», œuvre de Monika Wiecezorek et Tania Lescano © MVG, 2004



Tenture de l'Action de Carême «Etre femme – être homme – être un être Nouveau». © coproduction de l'Africain Amouzou Amouzou – Gliпка et de l'Allemande Resi Borgmeier, 2006



Tenture de MISEREOR «Sauvegarder la création de Dieu pour que tous puissent vivre» de Tony Nwachukwu © MVG, 2009

L'art nous révèle le cœur du peuple palestinien

Les artistes palestiniens-chrétiens sont marqués autant par leur foi que par leur origine. C'est ce qu'écrit le fin connaisseur des religions, le professeur Theo Sundermeier dans son livre: «Pour une Jérusalem ouverte, Art palestinien-chrétien aujourd'hui.»

Beat Baumgartner

«Chrétiens et Musulmans vivent ensemble sur un espace restreint en Palestine. Il en va de même pour les artistes qui ne veulent pas être séparés les uns des autres

ou opposés les uns aux autres. Les deux groupes vivent dans un contexte profondément marqué par la culture arabe et leur histoire douloureuse, comme aussi par leur

tradition chrétienne. Il en résulte que les symboles chrétiens se retrouvent presque normalement dans leurs œuvres», souligne Theo Sundermeier.

Les artistes palestiniens-chrétiens parlent et pensent comme des Arabes. On ne devrait pas les séparer de cette culture. Bien au contraire, car, selon notre auteur, on trouve explicité dans leur art un Evangile «inculturé» qui reflète leur histoire et leur condition.

L'art couvre le cœur des Palestiniens

Dans son ouvrage, Theo Sundermeier mentionne deux représentants de la scène artistique palestinienne:

Sliman Mansour, né en 1947 à Bir Zait, est de loin l'artiste palestinien le plus connu. Pendant sa formation, dans les années 30, son père, Anis Mansour, fut chassé d'Allemagne par les Nazis et mourut alors que son fils n'avait que quatre ans. Sa mère s'installa alors



Photo: Sliman Mansour

Une œuvre majeure de Sliman Mansour. C'est l'art qui ouvre le cœur du peuple palestinien.



Kamal Boullata s'exprime par l'art abstrait. À gauche, «Aubade» 1999, à droite «Ascension III» de 2001.

avec sa famille à Jérusalem. Très tôt, on remarque ses dons artistiques. Sliman Mansour entame alors ses études à l'Académie «Art et Design» à Jérusalem-Ouest et, par la suite, à l'Académie Bezabel.

Plus tard, il mit sur pied l'association des artistes «Rabita» et défendit avec véhémence la culture palestinienne. Il veilla aussi à ce qu'il y ait une relève artistique. Plus d'une fois, dans les années 1981–1982, il fut arrêté et enfermé. Plusieurs de ses œuvres furent détruites par les soldats israéliens, comme également par les Frères musulmans. Sliman Mansour est profondément convaincu, souligne Theo Sundermeier, que «c'est l'art qui ouvre le cœur du peuple palestiniens et l'aide à ne pas perdre son identité.»

Profondément imprégné par Jérusalem

L'artiste Kamal Boullata qui est né en 1942 dans la Vieille-Ville de Jérusalem, est également d'une grande portée pour la scène artistique des Palestiniens. En 1948, sa famille dut s'enfuir à Bethléhem, après la proclamation de l'Etat d'Israël. Le jeune homme continua pourtant à

suivre des cours de peinture chez un ami artiste à proximité de la Nouvelle-Porte de la ville. Les rues et les places autour de cette Porte furent pour lui un milieu dont l'ambiance l'a profondément marqué pour la vie, écrit Theo Sundermeier.

De 1961 à 1965, Boullata étudia à l'Académie des Beaux-Arts à Rome et, par la suite, il se lança comme artiste à Jérusalem et Beyrouth où se trouvent également des artistes palestiniens. Il se mit en quête de nouvelles voies d'expression et chercha sa propre voie. Il s'éloigna ainsi de la peinture figurative par le biais de formes géométriques. Son style se concentre sur les idées de division dans l'identité palestinienne, ainsi que dans la séparation de la patrie, comme l'intégration de mots arabes ainsi que dans l'usage de la calligraphie.

Après la guerre des Six jours, il partit de Beyrouth et s'installe pour de courtes durées en divers lieux dans le Sud de la France. Aujourd'hui, il vit à Berlin avec sa femme.

«Le côté fortement structurel de ses tableaux témoigne de ses

premières expériences comme artiste peintre. Mais la couche la plus profonde, note Theo Sundermeier, sont les murailles de Jérusalem, les murs des églises, les grandes portes de la cité, qui ressurgissent dans ses œuvres rectangulaires et évoquent bien ses souvenirs. Dans la forme des pierres, Boullata trouve par exemple le moyen d'exprimer tout ce qui l'a marqué dans sa vie et le relie aujourd'hui au passé et au présent de la réalité palestinienne.»

Œuvre de mémoire ou de néocolonialisme

En septembre dernier, l'Afrique du Sud a inauguré, le Zeitz MOCAA, dans des vieux docks du Cap reconvertis. Outre les expositions temporaires, le musée abrite également des œuvres réunies par l'Allemand Jochen Zeitz, ancien boss de l'équipementier sportif Puma et mécène. De nombreuses voix se sont déjà élevées pour critiquer cette fondation, la considérant comme une démarche néocoloniale. Beat Baumgartner

Les œuvres artistiques d'Afrique n'ont été considérées pendant des siècles que dans une perspective ethnocentrique et ethnologique: en tant qu'artisanat exceptionnel, certes, mais une production «primitive» de différentes ethnies rurales. A l'époque de la modernité classique (de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle), de nombreux artistes européens ont été inspirés par l'art dit «primitif». Et de nombreux objets d'art ont été amenés en Europe par des missionnaires et sont conservés aujourd'hui dans des couvents ou institutions religieuses.

Heureusement, ces jours sont révolus: l'art africain gagne de plus en plus son statut à égale valeur sur la scène artistique internationale. Mais cet art avait aussi besoin de lieux et d'espaces pour être présenté au public. Il a désormais trouvé son bonheur au Cap.

Raconter sa propre histoire

«L'Afrique a besoin de son propre récit car l'Afrique a sa propre histoire». C'est ainsi que Mark Coetzee, directeur sud-africain du Zeitz MOCAA, expose la vision du nouveau «Museum of Contemporary Art Africa». Avec le millionnaire et généreux fondateur allemand Jochen Zeitz, il a mis plus de dix ans pour acquérir des pièces de

l'art contemporain africain. A ce jour, plus de 1000 œuvres ont ainsi été réunies.

Symbole de l'exploitation coloniale

Dans toute l'Afrique, Zeitz et Coetzee ont recherché un lieu adapté pour accueillir leur collection. Quand ils ont découvert l'énorme grenier datant de 1920, au Cap – un symbole de l'exploitation coloniale – ils ont su que c'était l'endroit pour mener à bien leur projet. L'endroit est idéalement situé: le Victoria & Alfred Waterfront, dans le centre historique du port de Cape Town, étant l'une des destinations touristiques les plus populaires sur le continent africain, avec 24 millions de visiteurs par an.

La conversion de cet ancien silo a été évaluée à 50 millions de francs. L'architecte britannique Thomas Heatherwick a réalisé un véritable chef-d'œuvre avec sa transformation. Il a en effet réussi la gageure de métamorphoser cet énorme grenier avec ses 42 tubes en béton en un «temple de l'art moderne».

La pièce maîtresse est un atrium de cinq étages. Sur les deux côtés, on accède aux 20 galeries et leurs 10000 mètres carrés d'exposition. Elles comprennent la collection permanente, les expositions temporaires, les espaces d'art vidéo, la

photographie, les arts de la mode et des textiles ainsi qu'un secteur réservé au vaste programme éducatif. Au 5^e étage, on trouve un jardin de sculptures ainsi qu'un hôtel de luxe avec un fameux restaurant.

Guérir les blessures du colonialisme

Avec le MOCAA, Zeitz et Coetzee souhaitent guérir les blessures du colonialisme et corriger de nombreux stéréotypes sur l'Afrique. Mais le MOCAA n'est pas incontesté. Est-ce que les Africains vont se presser pour visiter ce projet néocolonial, et pourront-ils s'identifier et s'y reconnaître, alors qu'ils ne sont même pas impliqués dans sa conception? Le directeur est un sud-africain blanc; le mécène est un millionnaire allemand; l'archi-

Une sculpture du célèbre artiste et activiste Kudzanai Chiurai de Harare, Zimbabwe.





L'architecte britannique Thomas Heatherwick a réalisé une véritable œuvre d'art en transformant les anciens silos de la ville du Cap.



Thomas Heatherwick a signé un remarquable chef-d'œuvre avec la métamorphose de cet énorme grenier et ses 42 tubes en béton en un temple de l'art moderne

te, un Britannique et les investisseurs des «représentants de la capitale du monopole blanc», selon l'hebdomadaire «Der Spiegel».

Le fondateur Jochen Zeitz est conscient qu'en Afrique aujourd'hui – comme partout ailleurs – l'art et l'argent vont de pair. A vrai dire, il a lui-même travaillé dur et il continue actuellement

de payer les frais de fonctionnement et financer un programme pédagogique pour les jeunes conservateurs de musées d'Afrique du Sud. A moyen terme, cependant, il entend se retirer complètement du projet. En outre, il est bon de rappeler que le mécène Zeitz est également très impliqué socialement sur le continent. En 2008,

il a en effet créé une fondation (<http://www.zeitzfoundation.org>) qui promeut des projets innovants, dans les domaines de la protection de l'environnement, du développement social, de la culture et du commerce, dans le dessein de tendre une main secourable aux habitants de ce continent qu'il aime tant.

«Transfigure III» est l'œuvre de Penny Siopsis, née à Vryburg, Afrique du Sud, et qui vit au Cap.



«Aussi au milieu du chaos, il reste une chance» réalisé par Mary Sibande en 2017. Elle est née à Barbeton, Afrique du Sud.



Photos: MOCAA / Iwan Baan

Kaléidoscope

† Frère Jean-Marc Gaspoz (1939–2017)

Frère Jean-Marc est un homme de terrain et d'analyse. Il s'est préparé à partir en mission aux Seychelles en étudiant de 1965 à 1968 à Paris, pour se former en catéchèse et pastorale. Il est fortement marqué par les documents conciliaires qui vont déterminer sa démarche pastorale. En plus de ses d'études, il profite de travailler en paroisse, où un prêtre français, l'Abbé Jean Puichaud, l'initie à la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne).

Une fois aux Seychelles, Mgr Olivier Maradan lui confie bien vite l'aumônerie de l'Enfance et de Jeunesse. Il excelle en effet dans l'accompagnement des jeunes et les aide à réfléchir sur la manière de se prendre en charge à partir du fameux triptyque de l'Action catholique: VOIR, JUGER, AGIR. En 1967, un an après l'indépendance des Seychelles, un coup d'Etat vient changer la donne sociale et ecclé-

siale. Les plus jeunes confrères perçoivent avec lui l'enjeu de cette situation pour sensibiliser les laïcs à leur place dans l'Eglise et la société.

Après une décennie aux Seychelles, l'évêque De Jong de Ndola lui demande d'accompagner la JOC dans son diocèse et il y travaillera. Le voilà sur le continent et il œuvre si bien dans la Copperbelt (ceinture de cuivre) de 1978 à 1989, qu'une

décennie plus tard, il est à nouveau sollicité pour rejoindre le secrétariat international de la JOC, à Bruxelles (entre 1989 et 1991). Il ne tient pas à en être l'aumônier mais l'accompagnateur au sein de l'équipe internationale composée de jeunes délégués de tous les continents. Terminé son mandat, il repart sur le terrain, en Namibie. Il va prêter main forte à l'équipe continentale basée au à Nairobi, au Kenya, puis à Boksburg, en Afrique du Sud. Et il se retrouve à nouveau à Bruxelles, cette fois comme archiviste. Un boulot colossal l'attend car les comptes rendus et autres documents se sont entassés depuis des décennies. Et en homme méticuleux, il va s'y attaquer de 2002 à 2008.

Les supérieurs connaissent bien le dynamisme de notre frère. Ils lui demandèrent maintes fois de penser aux besoins de nos communautés. Il accepte alors de rentrer définitivement en Suisse et de quitter son statut de missionnaire. Dès lors, il peut assumer des tâches d'animation dans nos fraternités. C'est dans ce sens qu'il est nommé vicaire du couvent de Sion en janvier 2010. En 2013, il en devient le gardien. En plus, le chapitre provincial lui confie la tâche de Supérieur régional, ce qui lui donne à passer d'une communauté à l'autre de la Romandie, se préoccupant particulièrement de l'intégration de nos frères indiens. Il a géré aussi toute la question de la remise du couvent



Photo: Adrian Müller



Frère Jean-Marc était toujours de bon conseil

de Sion à la Bourgeoisie et les travaux qui ont suivi pour loger au mieux les confrères.

En 2015, il est sérieusement affecté dans sa santé. Après une opération sévère et des séjours répétés à l'hôpital de Sion, il n'a plus la force d'assumer la tâche de Définitiveur qui lui avait été confiée par le chapitre de 2013. Depuis septembre 2016, il est au couvent de St-Maurice comme gardien. Au début de l'automne, de nouveaux ennuis de

santé l'affectent durement. Il n'a plus cette énergie qui le caractérisait, mais il fait son possible pour animer sa communauté et participer aux rencontres des gardiens, une fois par mois. Après un séjour à l'hôpital de Sion puis de Martigny pour des soins palliatifs, il décède le matin de Noël dernier.

Lors de la messe d'adieux, un témoignage d'un laïc ayant fréquenté Frère Jean-Marc nous rappelle son ouverture d'esprit en ces

termes: «Les frères capucins devaient être placés ici ou là pour permettre la transformation du bâtiment. Le matin, tu ouvrais tôt les grilles qui séparent la nef et le chœur et tu conviais les laïcs à venir prier l'office des Laudes précédant la messe. Une dizaine de personnes répondaient à ton invitation et cette habitude perdure encore. Les samedis matin, après la messe, tu invitais ces mêmes personnes à venir partager un café et un petit-déjeuner avec les frères et cette habitude perdure encore.

Tous ceux qui t'ont connu ont été frappés par ta détermination. Tu savais décider bien sûr, tu en avais l'habitude ... mais tu savais surtout écouter. Lors de nos échanges du samedi, tu parlais peu, mais tu étais attentif à tout ce qui se disait. Une spiritualité du vivant, de la relation, voilà la compréhension de l'Évangile que tu veux nous laisser. Dieu est présent d'abord et plus sûrement dans l'autre, dans le prochain. Il semble que cette dernière phrase résume bien ta pensée et la direction de ta vie entière. Il n'est donc pas étonnant que tu sois né au ciel justement le jour où l'on fête la naissance de Jésus, vrai Dieu et vrai homme: l'Incarnation.

Merci d'avoir permis cette rencontre avec les frères capucins dans la prière et le partage. Puisse cette ouverture inspirée et voulue exister longtemps dans ce couvent. Avec grande espérance et grande joie nous te disons adieu et à bientôt ... Frère Jean-Marc».

Que de jeunes Frère Jean-Marc a mis debout par son engagement «tout terrain»! Il a donné de fortes orientations à nos fraternités romandes, surtout par sa manière d'être assez «directe». Nous en remercions grâce à celui qui l'a appelé à partager notre charisme missionnaire franciscain.

Fr. Bernard Maillard, procureur des missions

Nicolas Bouriot puise son inspiration dans les Fioretti

Nicolas Bouriot est sculpteur, comme d'autres sont religieux, par vocation. Pour lui, être artiste, c'est s'user les yeux sur toutes les formes qu'il peut saisir, s'appliquer à façonner sa pensée pour pouvoir dire un jour: «Je suis 'autodiktat', contraint à devenir celui que je me sais être ... en art, bien sûr, mais aussi en vie, car trop rarement les préceptes enseignés avaient en eux le germe de liberté qu'il faut pour devenir un être humain conscient et respectueux». Le chemin fût long et drôle!

«Si je sculpte, c'est uniquement pour faire la seule chose que je puisse faire, être moi-même». Enfant, il passa ses plus belles heures entre les feuilles de dessin et les feuilles d'arbres pour les cabanes, avec toujours au fond de lui cette envie de faire émerger quelque chose. «Je griffonnais et gravais consciencieusement mes tables et mes bancs d'école. Avec les années, Bouriot s'est spécialisé dans l'art sacré.

La figure de St François fut toujours une grande source d'inspiration, un exemple à suivre: «Avec les Fioretti, je rencontrai enfin mon prochain, mon autre! Depuis la jeunesse agitée de François jusqu'à sa rencontre avec l'amour, se dévoilait à moi un chemin qu'il me semblait déjà connaître. Ce chemin avait des parfums familiers à mon âme, et ces quelques gestes ou paroles qui me parvenaient du poverello étaient du miel à mon cœur.»

Natif de Bourgogne, Nicolas Bouriot a posé son sac et ses outils à Vachères, dans le Luberon. «J'ai choisi la Haute Provence où la rudesse du climat – et des cœurs – convient à la vision que je tente d'appliquer à mes œuvres, à savoir faire jaillir la Lumière tout en gardant la part brute de la matière.»

L'esprit de François souffle sur son atelier: «Essayer de transmettre l'innocence de l'Amour dans mes bois «lépreux», ignorés et dédaignés ... comme François le fit avec les cœurs et les âmes, c'était là une voie qui s'imposait à mon travail, une voie d'amour, simplement d'amour».

«J'aime révéler ce qui se cache»

L'artiste aime à se balader dans la nature, être en communion avec les éléments qui l'entourent. Il y puise non seulement son inspiration et mais il trouve aussi le matériau qu'il va transformer de ses mains, à l'aide de ses ciseaux, de

ses gouges et burins. Il récupère les poutres, les planches, les pierres. «Pour la travailler, j'ai besoin que la matière ait déjà vécu et qu'on la néglige – ce que j'appelle la «lèpre» du temps – pour qu'enfin elle devienne mienne. Je trouve le trésor dissimulé dans la poutre pourrie de la maison en ruines, la lumière de Saint Michel dans le carton humide, la Gloire du Christ dans des panneaux exposés aux intempéries, le sourire de Saint Rémy dans un vieux cep.»

Dès que l'oeuvre enfin apparaît sous ses premiers coups de ciseau, tout est là, tout ce que le bois propose se révèle: la main de Saint François dans le tilleul, la grave figure du Jean-Baptiste dans telle vieille planche, la Vierge tendant déjà les bras dans cette poutre et toutes les autres beautés qu'il n'y a plus qu'à dégager de leur croûte de bois.

Par-delà l'air du temps

Nicolas aime sculpter des sujets religieux et est même devenu une référence dans l'art arménien. «Ma rencontre avec l'art arménien est, elle aussi, toute logique: blasé de l'art roman et celtique, à cause de tous les druides, initiés et autres templiers qui rôdent autour de ces symboles, je découvris, grâce à une commande, les khatchkars, les croix arméniennes. Et, plus je m'y intéressais et plus je me réjouissais de trouver enfin un art réellement sacré et populaire, c'est-à-dire vivant.

Les croix sont pour lui des arbres de vie. «Ma rencontre avec la culture arménienne m'a encore plus



Photo: Nadine Crausaz

Nicolas Bouriot en tête-à-tête avec Saint François.

renforcé dans ma conviction qu'il y avait là une vérité quant à la relation entre l'Art et le Divin, et que la glorification de la vie qu'est la croix arménienne en est plus que le symbole, la réalisation. Dans l'art arménien la croix n'est pas un instrument de supplice mais bien au contraire le symbole de la résurrection et c'est pour cette raison qu'on ne montre jamais le Christ accroché à la Croix, mais, au contraire, celle-ci devient le flambeau de sa gloire, l'arbre de vie, la résurrection. C'est cet esprit du vivant que j'aime dans ces croix arméniennes que je peux décorer de vignes, de fruits, d'animaux, de personnages...»

Nadine Crausaz

On peut admirer les œuvres de l'artiste à son atelier de Vachères, ou à l'Abbaye de Valsaintes (roseraie de Boulinette). Les sculptures sont également visibles sur internet www.krb1.com, www.nicolas-bouriot.com, www.artmajeur.com/nicolas-bouriot/ et Facebook www.facebook.com/sculpteurcroix.

Les khatchkars, les croix arméniennes, spécialités de Nicolas Bouriot



Photo: mise à disposition

Saint François d'Assise dans le superbe décor de Vachères, dans le Luberon.



Photo: Nadine Crausaz

Capucins mes amours

Qui ne connaît pas ses billets dans «La Gruyère»? La Louise du perchoir, c'est sous le pseudonyme d'une femme que l'Abbé Gilbert Perritaz signait ses chroniques. Dans son livre, «Entre diable et bon Dieu», il a compilé les écrits de toute une vie. Il nous relate quelques anecdotes.

Ah! Ce qu'on les aimait, ces barbus! Jean-Paul II disait d'eux: «Un capucin sans barbe n'est pas un vrai capucin.» Ils furent l'une des premières figures qui frappaient les



Photo: mise à disposition

Abbé Gilbert Perritaz

yeux de mon enfance. Leur bure et leur capuchon, leur tonsure, les pieds dénudés dans des sandales frappaient mon imagination.

Le jour de leur quête m'impressionnait. C'était en octobre. Avec son char et son cheval, mon père allait chercher le Père à la Cure après que le curé ait eu recommandé cette quête le dimanche à l'église. La quête! On y récoltait du vin et du fromage en Valais, des billets pour des messes à dire pour

les défunts, et quelques litres de pomme dans la Glâne.

Un couvent ça coûte et on y distribuait la soupe à la porte. Les jours de marché et de foire, le nombre des «taupeurs» doublait. J'ai connu une femme aisée, qui, tous les jeudis, après avoir vendu ses légumes et ses œufs au marché, allait prendre sa soupe au couvent de Bulle. Vieille avare, elle avait perdu 1000 francs à quelques mètres du Château. Un jeune paysan retrouva le billet, le lui rendit et reçut pour toute récompense ... 50 centimes!

Puis, ces quêtes ont perdu de leur importance. Elles passaient mal dans les bâtiments HLM qui poussaient comme des champignons dans nos villages. Les portes se fermaient et l'on murmurait. «Qu'ils aillent travailler comme tout le monde.» Curé à Vuippens, j'aimais bien recevoir Frère Jérôme de St-Maurice, spécialiste de ce genre d'apostolat, qui me racontait les épisodes de la journée, les critiques entendues sur le curé. «Le notre, au moins, ne fait pas long dans les offices, c'est quelque chose d'avoir un curé rapide!»

Jérôme entendait aussi des reproches. Ceux émis par une femme qui n'était pas contente de lui. L'année précédente, il lui avait remis quatre paquets de «bénis» (fleurs de foin). Notre femme les avait placés sous la poule qui couvait, mais celle-ci était morte. Pas question donc d'accepter un nouveau

«béné». «Je n'en veux pas, vous le mettez là où je pense.» Frère Jérôme ne perdit pas le nord «Mais Madame, ne vous fâchez pas, vous auriez dû savoir que c'est trop pour une poule, c'est une ration de cheval!» Devant tant d'esprit, la dame ne put s'empêcher de lui sourire, de lui offrir un café-pomme, non sans avoir essuyé la tasse à sa jupe tout en bouse.

Frère Jérôme me disait aussi qu'un gros paysan de la paroisse lui avait remis une enveloppe. En l'ouvrant, il découvrit une pièce d'un franc. Avec cette petite note: «L'année a été trop mauvaise.»

Chaque année, mon père allait à Romont avec le char à cheval. Il apportait au couvent des morceaux de porc ou de vache qu'on venait de tuer, ou des produits fumés à la borne, le tout complété de deux lièvres – que mon oncle chasseur avait tirés pour eux, légalement ou non –, et de deux litres de kirsch. Le Frère Léon, cuisinier et jardinier sautait de joie.

Je me réjouissais d'accompagner mon père. Le gardien nous faisait l'honneur de manger à nos côtés. J'étais impressionné par le beau réfectoire, et les visages des frères qui ornaient les parois. Le vieux Père Jobin réparait la montre de mon père. Le Père Adolphe offrait des cigares, le Père Samuel était le jeune et brillant prédicateur que les curés s'arrachaient. Il nous offrait son excellente brochure qu'il avait écrite sur la vie de Marguerite Bays.

Les années passèrent et voilà que les Pères Charles, Christian et Benjamin donnèrent au couvent une allure d'ouverture. Leurs messes, animées par la famille Biemann de Treyvaux, des sermons

Gilbert Perritaz, *Entre diable et bon Dieu*, Editions La Sarine. «Au soir de ma longue vie, je voudrais être le pauvre et souriant témoin de ce monde rural révolu ou presque. Je me considère comme un homme limité et conscient de mes limites. J'ai été curé de campagne, balancé entre le diable et le bon Dieu, ni un héros, ni un saint, loin de là (...) J'essaie de porter un regard chaleureux sur l'Eglise et la vie des humains de ce pays (...)»



A l'heure de la prière, les frères se réunissent au chœur (Photos des archives provinciales datant des années 1960–1965).



Frère Henri Lathion invite les frères à la prière et au repas

Photos: mise à disposition

percutants attiraient la foule des campagnes. Parlant de la politique discutable de la Migros envers les paysans, Christian se vit interrom-

pre son prêche par le président de paroisse. Dans un coup de crayon de Teddy Aeby, le journal du lendemain présentait le chirurgien de

Billens tentant d'extraire les dernières racines de marxisme du ventre d'un capucin.

Abbé Gilbert Perritaz



Photo: Nadine Crausaz

La vie est la joie

Le printemps triomphe de l'hiver.
La couleur a peu à peu raison de la grisaille.
La végétation renaît et ravive la joie dans mon cœur.
Avec l'arrivée du printemps, la joie de vivre triomphe
de la mélancolie de l'hiver.
La nature est le reflet de mon âme.
J'accueille la verdure qui renaît autour de moi,
et la vie jaillit en moi. Avec cette vie grandit la joie,
car la vie est la joie.
Avec la vie je m'abandonne à la joie.
Avec l'arrivée du printemps, mon âme dissipe
la pesanteur de l'hiver et s'allège.

(«Un cœur en paix» d'Anselm Grün)

Un abonnement cadeau?



Les magazines comme FEM ne semblent pas très attrayants pour les jeunes. Les médias tels que le nôtre ont en effet la réputation d'être de petites publications sans grand intérêt. Mais vous, chères lectrices et chers lecteurs, le savez mieux que quiconque: cinq fois par an, vous faites l'expérience de notre revue qui mérite que l'on y consacre un peu de temps.

Faisons en sorte que cette expérience se multiplie: en offrant des abonnements, vous conviez en effet d'autres lecteurs à apprécier la lecture de notre revue.

Les thèmes:

- Médias et communication
- Droits humains ... sans oublier la liberté religieuse
- Sri Lanka – Renouveau et réconciliation
- L'art chrétien dans le monde
- Du sang neuf: défis pour le catholicisme suisse

Remplissez le bon de commande ci-dessous.

frères en marche en cadeau, cinq numéros par an, pour le prix de CHF 26.–

Prochain numéro 3/2018



Du sang neuf: défis pour le catholicisme suisse

Les catholiques vivant en Suisse ont, pour la plupart, fait l'expérience de la migration. Ils apportent leur culture et leur piété qui diffèrent souvent, peu ou prou, de celles de notre pays.

En va-t-il comme des groupes sanguins et des facteurs Rhésus, où certaines combinaisons sont incompatibles? La réponse serait plutôt non! Les catholiques «indigènes» ainsi que ceux venant d'ailleurs se doivent de se retrouver pour apporter du sang neuf à notre Eglise qui est en Suisse.

Ce numéro de «Frères en marche» traite de ce défi. L'Abbé Jean-Jacques Theurillat, vicaire épiscopal de la partie francophone du diocèse de Bâle, relate pour nous l'expérience de trois frères capucins du couvent de Delémont dans le Jura pastoral. Fr. Ephrem Bucher évoque son engagement comme accompagnateur de frères indiens au couvent de Mels. Patrick Renz, directeur national de «Migratio», organisme de la Conférence des Evêques de Suisse pour la pastorale des migrants, traite du rôle de leurs communautés dans notre pays.

D'autres contributions rendent compte de certaines initiatives, comme par exemple celle de l'Eglise de Genève. Elles évaluent les diverses expériences de part et d'autre. A première vue, tout peut ressembler à un patchwork composé de divers tissus. Toutefois, nous sommes tous impliqués dans un processus à même de générer un chef d'œuvre multiculturel et ecclésial original. Que l'Eglise soit capable de tendre à cela, l'avenir le dira.

Impressum

frères en marche 2 | 2018 | Mai
ISSN 1661-2523

Revue missionnaire des Capucins suisses
www.freres-en-marche.ch
www.ite-dasmagazin.ch

Rédaction *frères en marche*

Bernard Maillard, rédacteur, Fribourg
E-mail: bernard.maillard@capucins.ch

Nadine Crausaz, Le Grand-Saconnex GE
Assistante de rédaction romande
E-mail: nadinecrausaz2012@gmail.com

Rédaction *ite*

Walter Ludin, rédacteur en chef, Luzern
Adrian Müller, rédacteur, Rapperswil
Beat Baumgartner, rédacteur, Ebikon

Stefan Rude, Hofstetten SO
Assistent de rédaction

ite-Commissaires

Niklaus Kuster, Olten | Bruno Fäh, Luzern

Administration

Procure des Missions
28, rue de Morat
1700 Fribourg
Tél. 026 347 23 70 | Fax 026 347 23 67
CCP 17-2250-7
E-mail:
procure-des-missions@capucins.ch

La procure est ouverte

mardi et jeudi après-midi,
de 14 h à 17 h.
Les autres jours, le répondeur
enregistre vos appels.

Pour le changement d'adresse

indiquer l'ancienne adresse
et votre numéro d'abonné

Graphiste

Stefan Zumsteg, Dulliken

Impression

Birkhäuser+GBC AG
4153 Reinach BL

Parution 5 fois par an

Abonnement 26 francs
Etudiant 19 francs
Online 12 francs

Archives



Les Clarisses en Bourgogne et Franche-Comté

Déjà du vivant de Saint François d'Assise, des Frères arrivèrent en Espagne, en Angleterre, en Hongrie, en Syrie et au Maroc notamment. Des femmes ont osé également se mettre en route. Des Sœurs d'Espagne et des Flandres se rendirent à Assise pour rencontrer Claire et, de toute l'Europe, des communautés se réclamèrent d'elle. Niklaus Kuster

Colette, réformatrice des Frères et des Sœurs

Souvent, c'est en temps de crise que surgissent des personnalités de premier rang. Colette Boylet, contemporaine de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, grandit en Picardie où elle naquit en janvier 1381. Elle cherche Dieu chez les Béguines d'abord, et, par la suite, au service de Bénédictines et Clarisses. Pour finir, elle vit en recluse dans sa ville natale, Corbie et décède le 6 mars 1447 en Flandre. Des expériences mystiques l'amènent à une mission particulière, à savoir réformer les Franciscains et les Clarisses.

Le pape Benoît XIII confirma sa mission en 1406, suite à une visite qu'elle lui rend à Nice. Il la nomme alors «Abbesse et Mère de la Réforme». En 40 ans, elle fonde et réforme dix-sept monastères des Pauvres

Dames (Clarisses) et plusieurs couvents franciscains. En Suisse romande, on lui doit les monastères d'Orbe et de Vevey fondés entre 1422 et 1427.

De Besançon à Ronchamp: un sacré défi

Le premier monastère de la Réforme fut celui de Besançon, dont la fondation remonte au vivant de Claire. En pleine Guerre de Cent ans – en 1410 – la jeune Colette gagne, à sa réforme, la communauté qui ne vit plus selon la Règle de Ste Claire. Ce fut alors le coup d'envoi d'une histoire glorieuse: aujourd'hui, plus de 95% des mille monastères de Clarisses à travers le monde vivent selon la Règle de Ste Claire.

La communauté de Besançon fit son chemin à travers les âges et se lança en 2006 un défi à la fois



Photos: Niklaus Kuster

Poligny: panorama depuis les hauteurs

courageux et fascinant: comme leur couvent était devenu trop grand et le terrain classé en zone à bâtir, elles partirent s'installer à Ronchamp où elles y vivent depuis 2011, sur la colline de Bourlémond où fut édifiée la fameuse chapelle-Notre Dame du Haut. L'ancien monastère a été transformé en hôtel chic.

Le Corbusier et Renzo Piano

Le couvent se trouve à deux jets de pierres de la chapelle Notre-Dame du Haut, œuvre du Corbusier, architecte chaux-de-fonnier qui l'a conçue comme lieu de pèlerinage. Elle fut construite de 1950 à 1955 sur l'emplacement de l'ancienne chapelle détruite durant la Dernière Guerre mondiale. Le nouveau couvent de 2006 fut intégré dans la colline elle-même, de sorte qu'on ne l'aperçoit pas du sommet, bien que construit en contre-bas.

Pour qui vient visiter le chef d'œuvre du Corbusier, il trouve en montant un chemin sur sa gauche qui le conduit à cette fascinante chapelle des Sœurs. Dans ce simple espace de béton et de bois, c'est un jeu de lumière changeant au gré de la météo et des saisons.

Par leur vie et leurs prières, leur accueil chaleureux, leurs retraites guidées et leur disponibilité à l'échange, les Sœurs de Sainte Claire contribuent à ce que cette colline de Ronchamp conserve son attrait spirituel: il ne s'agit pas d'un lieu de tourisme, mais de silence, de prière et de joie toute intérieure. Le couvent – avec une chapelle accessible à tout le monde durant la journée, des espaces pour la communauté et l'accueil – est l'œuvre de l'architecte génois Renzo Piano qui a conçu la nouvelle Porterie, avec un hall de réception et un magasin monastique.

Fresques de Paolo Orlando, un nouveau Giotto

Le tombeau de la courageuse réformatrice qui est morte à Gent se trouve aujourd'hui dans l'église conventuelle des Sœurs de Sainte Claire à Poligny qui a été fondée en 1415. Ce fut le troisième monastère réformé par Colette de Corbie en Franche-Comté, après ceux de Besançon et Auxonne. Chaque Sœur soigne une parcelle du jardin en terrasse. Une maison d'accueil invite à la réflexion et à la méditation. L'église du monastère est ouverte au public et les temps de prière bien préparés, accompagnés de musique, sont partagés avec les gens qui sont invités à participer à la vie liturgique de la communauté. Il y a trois ans, les Sœurs ont invité un artiste italien à faire mémoire de leur vocation à travers une œuvre d'envergure. Paolo Orlando a peint la chapelle gothique de fresques byzantines qui reprennent celles du cycle de Giotto dans la basilique supérieure d'Assise.

A gauche, Claire reçoit à St-Damien la Mère de Dieu avec l'enfant Jésus qui se présente à la porte.



Chapelle Notre-Dame du Haut, sur la colline de Bourlémond près de Ronchamp

A droite, Colette contemple La Mère des Douleurs avec le Christ crucifié en son sein: silence, contemplation et mystique sont des chemins de la rencontre avec Dieu. Dans la fresque centrale, Saint-François est en marche vers la Jérusalem céleste, priant devant le Crucifix de St-Damien: le Christ est représenté avec les yeux largement ouverts, l'oreille et les bras tendus, lui, le Fils de Dieu qui se penche sur tout un chacun, le regarde, l'écoute et l'embrasse.



Poligny: chapelle des Clarisses



Poligny: le jardin du couvent

«Sainte Famille»,
bas-relief en pierre
d'Edious Nyagweta,
Zimbabwe, Musée
Forum du Peuple,
Werl)

